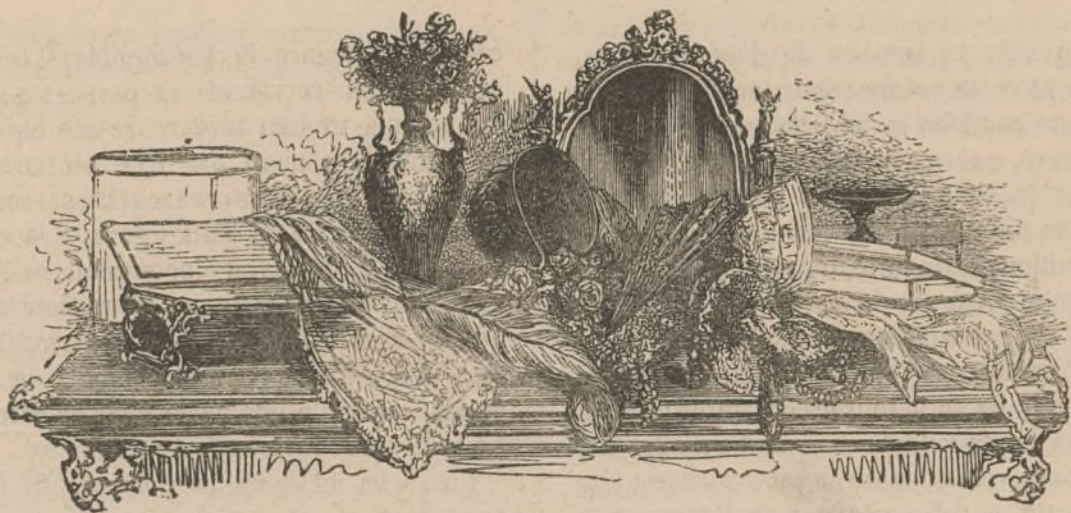




LES MODES PARISIENNES

Sortie de bal et Capeline de M^{me} Olmer, rue Montmartre, 169. — Dentelles de Violard, rue de Choiseul, 2 bis. — Bonnet de M^{lle} Romain, rue de la Chaussée d'Antin, 18. — Fleurs de Moillery, élin de Batton, 2 de Menars, 12. — Robes de M^{me} Fanny et Paebey, 2 de la Chaussée d'Antin, 33. — Coffret de Gabau, 2 de la Rue au coin du boulevard. — Toiletries des deux Pages, Vivienne, 11. — Parfumeries Guerlain, 2 de la Rue, 11.

Paris, chez Aubert et C^{ie} Place de la Bourse.



LES MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. —
MAISON DE COMMISSION. — LA TOUR DE VERDUN,
1^{re} partie, par F. SOULIÉ. — CAUSERIES. — CHRO-
NIQUE THÉÂTRALE. — RÉBUS ILLUSTRÉ.

MODES ET FASHIONS.



Le froid est si
vif, que la petite
veste-mousque-
taire de madame
Barra fait fu-
reur : et, en
effet, est-il rien
de plus commode
pour attendre
l'heure du dîner

ou du spectacle, pour rester au coin de son feu,
que ce charmant pardessus ? Généralement on le
préfère en velours bordé de passementerie ; mais
cependant il s'en fait en reps, en satin ou en pi-
qué, de couleurs claires, et bordés de revers en
dentelle.

La MAISON DE COMMISSION DES *Modes parisiennes*
tient ses promesses, de n'envoyer jamais que des
modes justifiant son titre. Voici deux robes exé-
cutées par elle, cette semaine, qui sont d'une
élégante simplicité et d'un genre d'ornements tout
à fait nouveau. — L'une était en reps-damas
fond bleu couvert de guirlandes de fleurs satinées

noir. Elle avait la forme de redingote, fermée
devant par des fleurs en passementerie, d'où re-
tombent à chaque trois aiguillettes ces fleurs imi-
tant la forme qu'on donne aux diamants, ainsi que
les aiguillettes qui s'y ajoutent. — Puis une autre
en damas fond noir à guirlandes satinées cerise,
faite aussi en redingote fermée devant par une
passementerie figurant un nœud de ruban d'où
s'échappent une infinité de petites ganses terminées
par des glands, le tout jouant sur la robe et pro-
duisant un effet charmant. Ce sont là des robes
qu'une Parisienne aimerait. Nous engageons la
Maison de commission des *Modes parisiennes* à
persévérer dans cette voie, la seule aujourd'hui
qu'on puisse parcourir avec succès. Le goût et la
facilité des voyages amènent trop fréquemment à
Paris, pour qu'on puisse espérer faire des modes
en dehors de la vraie élégance ; et cependant il
arrive que vous ne pouvez pas venir à Paris choi-
sir un chapeau de Barenne, de Beaudrant, ou de
toute autre grande modiste, un meuble, un objet de
curiosité, et même un mobilier complet : il est
donc très-utile d'avoir un intermédiaire sur lequel
on puisse compter, et qui ne vous adressera que
des objets de choix et à meilleur marché que vous
ne sauriez les avoir.

On commence à faire des robes pour les soirées.
Nous en avons vu de très-jolies chez mesdames
Fanny et Pachery : l'une, en étoffe brochée sati-
née bleu-ciel, était garnie sur les côtés par des
petits bouillonnés de tulle traversés de distance en
distance par des guirlandes de feuillage en ruban
de satin. — Une autre, en beau satin orange, était
ornée de trois hauts volants en dentelle noire sur-
montés de trois passementeries chenillées d'une

grande légèreté; la berthe, de dentelle noire, avait en haut cette même passementerie. On ne saurait croire combien la dentelle ressort bien sur ce fond orangé, qui se trouve presque entièrement couvert par la dentelle. — Et puis encore une robe de beau taffetas d'Italie rose de Chine garnie de deux bouillonnés de tulle, dans lesquels étaient semés de petites coques de ruban de satin n° 3; au pied du second bouillonné, était une natte de ruban ne formant pas plus de volume que deux petits rouleaux de satin tournés ensemble; puis il y avait deux hauts volants de dentelle au-dessus, espacés d'un travers de main et qui avaient en tête la même natte de ruban; le corsage à draperie; les manches très-courtes, couvertes de bouillonnés de tulle et semés de petits rubans. — Une autre toilette se composait d'une jupe de moire blanche garnie de deux gros bouillons de tulle tournés en grandes dents; deux autres bouillonnés à une petite distance étaient au-dessus et tournés en se contrariant avec ceux du bas; un nœud de ruban était posé entre chaque dent. Cette garniture montait au-dessus du genou. Ajoutez à ces robes une jolie coiffure ou un petit bonnet de blonde des demoiselles Romain (1), et vous aurez une toilette aussi distinguée que gracieuse et élégante.

En toilette du matin nous ne voyons en grande nouveauté à mentionner que les jolis bonnets doublés de rose ou de bleu, que madame Colas (2) vient de créer à la grande satisfaction des frileuses et des malades, qui ne veulent pas en avoir l'air, car ces bonnets sont d'une coquetterie qui exclut toute idée de maladie. Un de ces bonnets, avec un peignoir grand'mère auquel madame Colas donne un cachet d'originalité tout particulier, forme un ensemble de toilette du matin qui ne laisse rien à désirer comme *comfort* et comme élégance.

Les costumes d'amazone pour promenade à cheval sont plus sévères que jamais, c'est le drap de couleur sombre sur lequel Maret et Loth (3) mettent quelques ornements en soutache ou broderie en petite passementerie; point de chapeau extraordinaire avec plumes, c'est le petit chapeau d'homme qui ne se distingue, sur la tête de nos sports-women, que par le petit voile de dentelle noire qui le rend tout féminin. Souvent le corsage de l'amazone est à petit col droit montant, lequel soutient deux rangs de mousseline tuyautés bordés d'une petite dentelle.

Le costume des hommes n'a pas beaucoup varié depuis notre dernier bulletin sur les modes du genre masculin. Le drap mêlé de couleurs foncées et très-léger, est toujours fort employé pour pardessus, redingotes et habits, excepté pour les habits du soir qui sont généralement noirs ou de

couleur presque noire. Becker aîné (4) est le tailleur qui a le mieux réussi les pardessus; sa forme est adoptée et très en faveur. Ses habits du soir se distinguent aussi par une coupe modérée et distinguée. Les petites cannes (sticks) sont toujours de vogue parmi les jeunes gens. Les cannes ordinaires doivent avoir une pomme mélangée d'or et de platine. Du reste, on ne saurait mieux faire que de s'adresser à madame Lemaréchal (2) pour tout genre de cannes, et même pour les parapluies, car il y a une mode pour ce meuble utile; les préférés sont en taffetas vert-foncé.

Bien que les hommes portent peu de bijoux, cependant il en est qui sont indispensables: comme les chaînes de montre, les épingles pour tenir la cravate, les boutons de chemise.

Les chaînes de montre se font presque toutes en or mélangé de platine. A ces chaînes sont toujours appendus des charivaris qui se composent de cachets, de clefs sous des formes de fantaisie, soit fleurs, soit fruits ou animaux. Pour les boutons de chemise, ils sont en émeraude, en grenat taillé en cabochon. Les épingles pour retenir les cravates se composent de camées, de pierres gravées ou de perles noires.

Quant aux cravates de fantaisie pour toilette du matin, ce sont tous ces jolis écossais, ces jolies rayures, ces fleurs en guirlandes que Mayer (3) varie à l'infini. Les cravates longues, plus riches, sont aussi en grande variété chez les gantiers de l'élégance.

Les chapeaux sont devenus, grâce à Gibus, le chapelier de bon goût, de forme raisonnable; les bords sont un peu plus larges, et l'aspect général est satisfaisant.

Cior fils, qui ne s'occupe exclusivement que des costumes de jeunes garçons de deux à seize ans, fait beaucoup de cabans de drap doublés de laine écossaise pour petits garçons de sept à dix ans. Pour le même âge il fait des vestes à basques rondes qui forment comme un petit habit, et des pantalons en étoffes de laine grise et noire, genre anglais.

Au-dessus de six ans le pardessus est préféré au caban.

Quant aux petits garçons de trois à cinq, le costume est tellement varié que nous renonçons à le décrire: ce sont des tuniques avec des revers, des pèlerines bordées de passementerie, de petits chapeaux ronds ornés de plumes posées de côté, des pantalons invisibles, tant ils sont courts; parce qu'ils doivent laisser voir une grande guêtre de peau de daim ou de tricot de laine écossais. Tantôt c'est le cachemire ou le mérinos qu'on emploie pour ces tuniques; d'autres fois des croisés de laine à carreaux écossais avec orne-

(1) Rue de la Chaussée-d'Antin, 48.

(2) Rue Vivienne, 47.

(3) Leroyé et Woïrée, successeurs.

(4) Rue Neuve-des-Petits-Champs, 45.

(2) Boulevard Montmartre, 47.

(3) Rue de la Paix, 26.

ments de velours de couleur ou noir. Mais les guêtres peuvent être indifféremment en peau ou en laine écossaise.

LOMÉNIE DE V.

Détails du Dessin.

TOILETTES DE BAL.

Robe de tulle ornée de trois volants bordés de lacets d'or, ces volants sont découpés en grandes dents arrondies; triple berthe de tulle bordée de lacets d'or; guirlande de feuillage et grappes de groseilles d'or; bouquet de corsage semblable à la guirlande. Robe de dessous en satin blanc.

Robe composée de trois jupes de tulle garnies de quadrillés de rouleaux de satin. Dessous de taffetas d'Italie.

Grappes de fleurs d'eau et feuillage; bouquet de corsage pareil; corsage à draperie; manches couvertes de quadrillés de rouleaux de satin.

PATRONS.

Dimanche dernier nous avons donné le patron de la veste mousquetaire de madame Barra. C'est par oubli que la mention de ce patron n'a pas été faite dans le numéro dernier. Du reste, nos lectrices l'auront certainement reconnu, les morceaux se distinguent par des signes différents, et lorsqu'ils sont trop grands nous les retournons sur eux-mêmes. Il est donc facile, en les décalquant, de suivre le même signe et de rapporter les morceaux en les présentant l'un devant l'autre comme si on les ouvrait. Cette veste doit être doublée de satin ou de florence; elle est bordée en passementerie.

MAISON DE COMMISSION

des Modes parisiennes,

9, RUE LOUIS-LE-GRAND.

Tous les objets de mode et d'ameublement seront scrupuleusement exécutés par la MAISON DE COMMISSION DES *Modes parisiennes* toutes les fois qu'on lui en fera la demande. Afin de faciliter la prompt exécution des commissions, les modèles ou les mesures indiqués par le prospectus que nous avons publié doivent être joints à la commande des objets. Nous rappelons ici que la Maison de commission des *Modes parisiennes* fait tous les envois à ses risques et périls, et qu'elle reprend sans frais les objets qui ne seraient pas agréés par les commettants.

LA TOUR DE VERDUN.

C'était dans l'année 4320 : l'armée des brigands qu'on appelait Pastoureaux venait d'envahir l'Albigois. A comparer cette invasion singulière avec celles qui avaient déjà sillonné les Gaules à diverses époques et qui avaient déposé sur son sol les germes de tant de races étrangères, qu'elles n'ont

laissé à la population française aucun type particulier d'origine; à comparer cette invasion des Pastoureaux avec celles des Goths, des Visigoths, des Normands et des Maures, on pourrait dire de celles-ci que c'étaient des torrents étrangers descendus violemment et versés en masses puissantes dans nos provinces : terribles tant qu'ils avaient couru dans le même lit, puis affaiblis en s'étendant sur leur conquête, puis absorbés par les populations comme les ondes par les champs qu'elles arrosent. Et l'on pourrait dire de celle des Pastoureaux que c'était comme ces eaux qu'on voit sourdre soudainement de la terre, qui se fraient mille passages à travers le sol, montent, grandissent, et finissent par couvrir les contrées aussi bien que les fleuves venus de loin.

Des bergers, des serfs s'étaient levés alors par familles, vieillards, jeunes gens, enfants, femmes; et ces familles s'étaient levées par milliers sur tous les points de la France par un de ces instincts merveilleux qui, à la même heure et sans communication directe, agitent une population d'une même pensée, d'un même vœu ou plutôt d'un même besoin.

Partis de l'Aquitaine, les Pastoureaux marchaient deux à deux sous l'étendard de la croix, donnant pour but à leur pèlerinage la Terre-Sainte à délivrer, et s'arrêtant au pillage et au massacre des villes qui les accueillaient ou de celles qui ne pouvaient leur résister. Comme à tout crime il faut un prétexte, même pour les esprits les plus grossiers, la fureur des Pastoureaux avait pris pour cri de guerre : *Extermination aux Juifs!* infidèles à portée d'être facilement dépouillés et égorgés. L'on commençait par eux : mais, une fois le sac d'une cité et son renversement mis en branle, une fois la soif du meurtre excitée, une fois l'ivresse de ces épouvantables bacchanales d'incendie et de carnage arrivée à délire, le sang ni l'or des Juifs ne suffisaient plus, et les chrétiens entraient dans l'égorgement et dans la curée de ces bêtes féroces. Ce fut à ce point que Bernard Guionis, grand inquisiteur de Toulouse, et ardent persécuteur des Juifs, s'écriait cependant du haut de la chaire en excitant les bourgeois à ne pas abandonner les infidèles aux Pastoureaux :

« Prenez garde; viande de chien que l'on jette aux tigres leur donne appétit de chair humaine. »

Les Pastoureaux n'en avaient pas moins égorgé tous les Juifs d'Albi et tous ceux de Toulouse, et ils menaçaient déjà ceux de Narbonne, de Carcassonne et de Montpellier.

Ces malheureux, voués à la mort, cherchèrent leur salut dans la fuite; mais cette fuite était impossible : car, comme nous l'avons dit, si d'un côté des milliers de Pastoureaux marchaient en corps d'armée, d'un autre côté ils jaillissaient de terre et à tous les endroits, de façon à se dresser à l'encontre de toute marche un peu longue et qui

eût pris assez de temps pour être signalée. La fuite reconnue impraticable, les Juifs pensèrent à leur défense; mais, si nombreux qu'ils fussent dans toute la province, ils n'étaient pas les plus nombreux à aucun endroit précis: ils ne possédaient ni ville ni château qui pût leur servir d'asile ou de point de ralliement; ils n'auraient même pas osé s'emparer de vive force de quelque place importante pour s'y établir seuls, car alors ils auraient excité contre eux non-seulement les Pastoureaux, mais encore la population du pays.

Dans ces circonstances, l'esprit trafiquant de ce peuple se montra au milieu de ces dangers avant toute autre pensée. Ils firent proposer à plusieurs seigneurs de les recevoir en masse dans leur ville et de les y défendre, moyennant des sommes considérables d'argent; mais aucun d'eux n'accepta, et les Juifs en étaient réduits à cette épouvantable extrémité d'être placés en face d'une attaque qui devenait tous les jours plus imminente, sans moyen d'y résister et de s'y soustraire. Ils s'assemblèrent donc en la synagogue qu'ils possédaient à Narbonne, et, sans attendre le retour de quelques messagers qui n'étaient point encore revenus des lieux où ils les avaient envoyés pour tenter la cupidité des seigneurs, ils mirent en délibération quel parti il fallait prendre pour ne pas tous périr inévitablement. L'assemblée était nombreuse, mais morne; une habitude de silence à laquelle se joignait l'idée de leurs périls, les misérables habits prescrits aux Juifs par les ordonnances de Philippe-le-Long, leurs longues figures hâves, leur maintien inquiet, tout cet aspect du malheur et de l'esclavage poussé au désespoir, donnaient à cette réunion un caractère sinistre. Leur grand-rabbin, Salomon ben-Salomon, entra bientôt accompagné des plus renommés par leur sagesse: Dolan-Bélan, fameux médecin, Jacob de Lunel, astrologue illustre, et plusieurs autres. A peine furent-ils entrés, qu'ils se placèrent sur une estrade et que Salomon leur tint un discours où il leur exposa l'état de la *juiverie*.

« Enfants du vrai Dieu, leur dit-il, vous avez apporté à ces nations barbares de France et de Languedoc le savoir et les lumières qui les empêchent de se vautrer dans la boue comme des porcs immondes, et voici comme ils nous en payent. Sans nous aucun des princes de cette terre ne pourrait étaler, dans ses fêtes impies, ces habits brodés d'or et de pourpre que nos fabriques leur fournissent, et ils nous forcent, en retour, de nous vêtir de robes de bure. Nulle de leurs femmes insolentes n'ornerait son front et ses oreilles, son cou et ses bras de magnifiques bijoux damasquinés d'émail sans l'habileté de nos ouvriers, et nos femmes sont obligées de cacher leur chevelure et leur front sous un capuce noir, et leurs mains sous des manches tombantes. Les fourrures moelleuses dont ils se couvrent dans la froide ge-

lée leur viennent sur nos navires, et ils nous défendent de porter un manteau contre l'hiver; cet art de l'Orient, qui rend leurs épées si tranchantes et leurs cuirasses si impénétrables, est resté dans nos mains, inconnu par leurs misérables apprentis, dont les forges produisent à grand'peine le fer d'un cheval ou le soc d'une charrue; cet art plus divin de guérir les maladies et les blessures paraît un sortilège à leur stupide ignorance, et voilà que, lorsque nous, à qui ils doivent leurs armes pour combattre et souvent la vie pour combattre avec ces armes, voilà que, lorsque nous leur demandons de tirer pour notre vie ces épées qu'ils tiennent de nous, voilà qu'ils se taisent et nous abandonnent. Est-ce, mes frères, un juste retour, un marché loyal loyalement tenu? Non, assurément, non. Faisons donc pour notre salut comme s'ils n'étaient pas; ne nous enquérons pas des maux que notre défense peut entraîner sur leur tête; l'heure de parler haut est venue: que ceux qui ont quelque moyen à proposer se lèvent, et qu'ils n'oublient pas que la loi suprême, à cette heure, est celle du salut, et que devant celle-là s'effacent les lois communes de la justice. Un homme nu se trouvant dans une forêt avec un homme armé, ils entendirent les rugissements d'un lion; l'homme armé repoussa l'homme nu qui le suppliait de le défendre, et voulut s'éloigner: alors celui-ci tendit un piège sur le chemin de l'homme armé, qui s'y embarrassa et tomba; et, tandis que le lion le dévorait avant qu'il eût pu se relever, l'homme nu s'échappa. Vous m'avez compris, enfants du vrai Dieu. »

A ces mots un jeune homme, à l'œil noir, à la chevelure épaisse, d'une taille frêle, le visage maigre et jaune, s'avança et s'écria:

« Qui parle ici de pièges infâmes et de fuites honteuses? Est-ce donc que la malédiction du ciel ne s'écartera jamais de notre tête, ou que nous ne l'en écarterons jamais? Certes, certes les chrétiens font bien de nous marquer sur nos habits d'un signe de mépris, de nous cracher au visage, et de nous décimer comme le bétail de leurs troupeaux; car nous le méritons justement. Mieux vaudrait savoir manier les épées que les fabriquer; mieux vaudrait savoir tuer que guérir. N'avons-nous pas assez des noms d'esclaves et de lâches qui planent sur nous dans tous les coins de la terre? Serons-nous toujours errants et chassés par le souffle des chrétiens, comme les feuilles d'automne, de vallons en vallons, à travers les montagnes et les plaines, et n'aurons-nous jamais un asile sur la porte duquel il soit écrit: « Ici on peut naître et mourir? » Or il est temps que Jérusalem se relève; il est temps que le peuple de Dieu ait sa place sur la terre des hommes. Osons la marquer dans cette cité forte en murailles, riche en campagnes fertiles. Vieillard, tu as eu raison quand tu as dit que les chrétiens nous avaient af-

franchis de toutes les lois de la justice et que tout était permis pour le salut ; mais le salut n'est pas à fuir, il est à demeurer. Déjà nos frères de Carcassonne, de Montpellier, de Nîmes, d'Uzès, s'ébranlent et cherchent un asile ; montrons-leur cette cité comme celle où ils doivent se diriger : qu'elle soit d'abord un bercail ; mais que bientôt les moutons y deviennent les bergers et les bergers les moutons, que ceux qui commandent y obéissent, que le bercail devienne une forteresse.

— Benjamin Ésaü, dit l'astrologue Jacob, tu viens de parler comme un ignorant qui ne connaît ni les livres sacrés, ni le cours des astres. Le temps de la résurrection du peuple de Dieu n'est point venu, et sa dispersion a été promise encore pour mille ans aux esprits des ténèbres, pour le punir de ce qu'une partie de ses enfants s'est divisée de l'autre pour suivre les impostures du Nazaréen, comme les enfants qui, marchant vers l'école, se dispersent pour courir aux fruits qui pendent sur le bord de la route. La loi ne dit-elle pas que les enfants payeront la dette des pères, et les frères la dette des frères ? Nous n'avons pas encore acquitté envers le Seigneur celle que nos frères et nos pères nous ont léguée. Pensons au salut de ceux de cette ville ; Dieu inspirera à nos frères des autres contrées de faire ce qui leur sera le plus profitable, et puissent tes paroles insensées n'avoir pas détourné son esprit de nos délibérations !

— Sauvons-nous donc, s'écria Benjamin Ésaü, sauvons-nous seuls, mais que ce soit par le combat et avec honneur.

— Qui parle de combattre, dit un vieillard d'une taille élevée, lorsque le plus fort de nos jeunes gens, celui dont la tête et les mains pourraient seuls enfanter un projet de résistance et le conduire à bonne fin est absent, et a peut-être péri dans l'entreprise que nous lui avons confiée ? Ce sont les présomptueux.

— Gaspard, reprit violemment Ésaü en interrompant le vieillard, tu veux parler de ton fils Mathias, et c'est en parlant de lui que tu oses en nommer d'autres des présomptueux ! En est-il un cependant parmi les enfants du vrai Dieu qui soit plus altier dans ses paroles, plus arrogant dans ses actions ? Ne nous regarde-t-il pas en mépris, et cependant n'est-il pas à la connaissance de tous que nul d'entre nous n'a d'alliances plus étroites que lui avec les chrétiens ? Par quel art s'est-il fait pardonner d'être d'une race maudite, au point que les bourgeois l'accueillent comme un chevalier et que les nobles lui ouvrent leurs maisons comme à un homme de considération ? et, s'il faut tout dire, comment a-t-il acquis l'espérance infâme de devenir l'époux d'une fille chrétienne si ce n'est en s'engageant à abandonner la loi de ses pères et peut-être à trahir ses frères dans le malheur ! Rassure-toi, Gaspard, ton fils n'est pas

mort ; et, s'il tarde tant à revenir, c'est que sans doute il est en marché avec quelque seigneur pour son salut et notre perte.

— Tu mens ! s'écria le vieillard : Mathias est mort, ou bien Mathias reviendra.

— Mathias est revenu, mon père, dit un jeune enfant qui se tenait à côté du vieillard : il a passé devant la porte de la synagogue, et m'a dit : « Frère, je serai ici quand la huitième heure sera sonnée ; » et il s'est éloigné en se dirigeant vers la porte Romaine.

— Sans doute, dit Ésaü, du côté où demeurent le sénéchal Bertrand de Nogaret et sa fille Constance : celui qui est pris au cœur d'une passion insensée comme celle de Mathias estime qu'il vaut mieux donner son temps aux doux entretiens d'une fille qu'aux graves délibérations du peuple.

— Ésaü, dit le jeune enfant, pourquoi élèves-tu la voix contre mon frère ? Il t'a sauvé deux fois des mains des chrétiens, qui voulaient t'exterminer pour de méchants propos tenus par toi sur leur compte, une fois en les persuadant par sa douce parole, une autre fois en les dispersant de son bras redoutable : est-ce là la reconnaissance que tu as de ses bienfaits ?

— Merci, frère, dit une voix grave et sonore : Ésaü n'a point menti lorsqu'il a dit que j'étais chez le sire Bertrand de Nogaret, et peut-être n'a-t-il pas menti non plus en disant que j'avais préféré un entretien d'amour à nos graves discussions. Frères, quand on quitte la maison paternelle pour n'y plus rentrer, il est permis de retourner la tête pour lui dire adieu : quand on s'exile de toute espérance, on peut aussi retourner la tête pour lui donner une larme de regret. Mais qu'importe ? ma vie est à tous, et mes douleurs à moi. C'est donc de ce dont vous m'avez chargé qu'il faut que je vous parle. Frères, j'ai frappé à beaucoup de portes ; une seule s'est ouverte : c'est celle du château de Verdun, sur la Garonne ; son seigneur, Isarn du Belharnois, m'a loué sa tour principale pour six mois moyennant deux mille sous d'or de monnaie toulousaine. Durant tout ce temps nous pouvons nous y retirer et nous défendre, le renversement des murs de la forteresse, et même son incendie, étant compris dans le marché en cas que les brigands Pastoureaux nous y vinssent assiéger. Six mois suffiront à laisser passer ce torrent d'assassins ; et, au bout de ce temps, nous sortirons de notre retraite pour rentrer dans nos maisons si elles sont debout, pour les reconstruire si elles sont renversées. »

Le ton calme et triste dont ces paroles furent prononcées glaça toute l'assemblée, quoiqu'il y eût au fond de cette nouvelle une chance de salut sur laquelle les Juifs n'avaient pas lieu de compter ; c'est que, si Mathias fût entré l'espérance au front avec la nouvelle d'un désastre, tout le monde eût espéré, et que, malgré son heureux message,

lui triste et découragé, tout le monde perdit courage.

« Mathias, lui dit le vieux rabbin, est-ce là notre meilleure espérance !

— Les suites décideront, répondit Mathias d'un air humble.

— Et que feras-tu ? s'écria Ésaï.

— Je ferai ce que feront mes frères, répondit froidement Mathias malgré le ton insolent de la question.

— Frère, lui dit tout bas le jeune enfant, tu souffres bien.

— Nathan, lui répondit Mathias du même ton, tu consoleras notre père. »

Puis il se retira dans un coin et resta plongé dans une sombre distraction, pendant que les Juifs arrêtaient pour le lendemain leur départ de Narbonne pour la citadelle de Verdun, avec leurs femmes, leurs enfants, et toutes leurs richesses.

Le soir de ce jour, dans la grande rue de la Juiverie, tout était en émoi : on chargeait les charriots, on sellait les mules et les roussins, car il n'était pas permis aux Juifs de monter des chevaux de bataille ; mais nulle part le mouvement n'était aussi grand que dans la maison du riche Gaspard. Il présidait lui-même à tous les préparatifs nécessaires, aidé de son fils Nathan, et jetant de moment en moment un regard triste et furtif sur Mathias, qui, assis sur une pierre, se taisait et semblait une statue, tant il était immobile au milieu de tout ce tumulte.

« Enfant, lui dit le vieillard en s'approchant de lui, est-ce là le courage que tu promettais ? Toi, si fier, si brave et si résolu, à peine vient-il un jour de malheur, que te voilà abattu et consterné.

— Mon père, dit Mathias, aujourd'hui ma vie s'est révélée à moi : je suis un lâche !

— Non, Mathias, s'écria le vieillard en reculant : tu es un insensé.

— Non, mon père, je suis un lâche, car j'incline mon front devant ce que je méprise !

— Que dis-tu, Mathias ? reprit Gaspard.

— Mon père, dit le jeune homme, ne me faites point parler ; je blasphémerais, et je n'en suis pas digne ! »

(La suite au prochain numéro.)

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

Causeries.

* La Harpe faisait son cours de littérature dans une chaire du Collège de France, chaudement enveloppé d'un carrick, la queue du catogan sur le collet du carrick, et des lunettes sur le nez.

On ignore si cela tenait au carrick de La Harpe ou à ses doctrines, mais ce grand homme était très ennuyeux, très-ennuyeux, très-ennuyeux. Je ne sais pas si je m'explique clairement.

Cette chaire du célèbre professeur ressemblait beau-

coup à une fontaine d'osier ; elle lui montait aux aisselles, de sorte que, dans sa chaire, La Harpe avait l'air d'un œuf à la coque dans son coquetier.

On remarquait parmi ses auditeurs quelques vieux maîtres d'étude à la réforme, qui apportaient des mouillettes de pain dans leur poche ; ils les mangeaient en regardant d'un œil brillant d'appétit leur professeur à la coque dans le coquetier qui lui servait de chaire.

Ces vieux maîtres d'étude portaient, eux aussi, des carricks.

M. Dumas, qui a beaucoup plus d'esprit que La Harpe, ne se met pas comme lui dans une fontaine d'osier pour faire un cours de littérature ; il le fait au grand air, le long des sentiers romantiques de l'Espagne, à la manière de Platon se promenant avec ses disciples sur le cap Sunium.

Quand la compagnie d'artistes dont il a été nommé capitaine partit de Madrid pour revenir en France, M. Th. Gautier chevauchant à côté de lui, sous des platanes nés au temps d'Abderame, profita de cette occasion pour demander des conseils au brillant romancier.

« Mon ami, lui dit-il, d'où diable tirez-vous les scènes dramatiques qui truffent vos romans ?

— Mais, parbleu ! je les tire de mon cru ; j'ai des émotions fortes ; ayez-en, si vous tenez à être dramatique.

— J'ai essayé de m'en procurer, mais sans succès. J'en ai eu trois seulement dans ma vie. La première fois, étant dans la rue, je me suis aperçu que j'avais oublié mon mouchoir, ce qui m'a forcé de remonter chez moi. La seconde fois, me trouvant à la campagne, un faucheur s'est glissé sournoisement dans ma poche. Enfin, je dois la troisième au haschich. Voilà tout.

— Ce n'est guère, dit Alexandre Dumas, qui méditait déjà de donner une leçon à ses disciples. »

En passant à Tolède, il fit prix avec six bohèmes. Moyennant une piastre par tête, ces drôles promettaient de se déguiser en bandits et de faire semblant d'arrêter, entre Tolède et Aranjuez, M. Dumas et ses amis. Pour une piastre de plus, ils s'engageaient à les arrêter réellement et même à leur tirer des coups d'escopette à bout portant. M. Dumas aimait mieux s'en tenir à la première proposition, à cause de l'économie qui en devait résulter.

On partit ; bientôt le conducteur de la patache, corrompu également par l'or de M. Dumas, versa les voyageurs dans un fossé très-profond. Un huitième bandit introduit dans la voiture, sous un déguisement de moine, par l'auteur de *Monte-Cristo*, augmentait à dessein l'embarras et l'émotion, en distribuant des coups de pied et des coups de poing aux voyageurs qui étouffaient dans le fossé. C'est alors que parurent les six premiers bandits. Les journaux ont raconté le reste.

M. Maquet, à peine délivré, rossa le prétendu moine, et M. Gautier essaya de boxer le conducteur, qui prit la fuite.

« Fort bien ! pensait M. Dumas ; l'émotion a été forte et bien sentie ; ces enfants iront loin, pourvu qu'ils recommencent quelquefois. »

Depuis cette aventure, les peintres qui étaient de la compagnie rêvent des tableaux vigoureux comme ceux de Salvator Rosa, et les écrivains méditent des romans extrêmement dramatiques.

La leçon a coûté huit piastres à M. Alexandre Dumas, mais elle a été bonne ; jamais La Harpe n'en donna de pareille ; le malheureux serait mort de peur dans son carrick.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

* Robert Bruce sera représenté, dit-on, le 20 de ce mois. Ainsi le désire le directeur de l'Opéra, et, comme ce directeur est homme de parole, on peut être certain

que, si l'apparition de l'ouvrage de Rossini est retardée, ce sera uniquement par suite de quelqu'une de ces indispositions malencontreuses devant lesquelles la meilleure volonté est forcée de s'incliner. Le choix de Robert Bruce comme principal personnage de la pièce nouvelle est d'un heureux augure. Robert Bruce, c'est le héros de l'Ecosse au commencement du XIV^e siècle, comme Wallace le fut à la fin du XIII^e siècle. Tous deux combattirent pour l'indépendance de leur patrie, mais avec une destinée différente. Trahi par un misérable, Wallace mourut sur un échafaud, tandis que Robert Bruce, après avoir été durement éprouvé pendant de longues années, finit par conquérir sa couronne et par affranchir l'Ecosse du joug de l'Angleterre. Les auteurs du poème nous raconteront avec l'intelligence et le talent qu'ils ont déjà montrés, les principaux traits d'une vie si agitée et si intéressante. Leurs succès précédents présagent un succès nouveau.

* *Venceslas*, que vient de reprendre le Théâtre-Français, a rencontré quatre artistes dignes de l'œuvre de Rotrou. Guyon a été souvent pathétique dans le principal rôle. Ligier a rendu celui de Ladislas suivant les grandes traditions. Mademoiselle Rebecca s'est montrée pleine de sentiment dans le rôle de Théodore. Mademoiselle Rimblot est à la fois une belle personne et une personne intelligente.

* *Le Vieux de la Montagne* est à l'étude. Les artistes qui ont des rôles dans cet ouvrage en disent le plus grand bien.

* C'est dans les derniers jours de ce mois que sera exécutée, au théâtre de l'Opéra-Comique, la *Damnation de Faust*, légende en quatre parties, de M. Berlioz. Il y a quatre principaux personnages dans cet ouvrage : Faust, Méphistophélès, Brander, Marguerite; ils seront représentés par Roger, Hermann-Léon, Henri et madame Duflo-Maillard. Il y a un an que l'auteur a conçu le plan de son œuvre; c'était au moment de son départ pour l'Allemagne. Il l'a écrite dans ses pérégrinations à travers ce pays. Quelques passages du poème sont empruntés au *Faust* de Goethe et traduits par M. Gérard de Nerval, quelques scènes sont de M. A. Gandonnière. Tout le reste des paroles est de M. H. Berlioz. Une des plus importantes scènes a été écrite à Prague. Berlioz s'était attardé dans les rues tortueuses de la ville; il était huit heures du soir; il s'arrête chez un épicier, au coin d'une rue, et là, à la flamme d'un bec de gaz, il se met à composer jusqu'à ce que le maître du logis, importuné par sa présence, vient le prier de porter ailleurs ses papiers et ses pénates musicales.

* M. Scribe vient de lire aux artistes du Gymnase une comédie-vaudeville en un acte, dont les principaux rôles sont confiés à Bressant, Geoffroy et mademoiselle Rose Chéri. Cet ouvrage, qui est, dit-on, un petit chef-d'œuvre de grâce et de délicatesse, est intitulé *la Protégée sans le savoir*.

* La comédie de société est toujours à la mode. On joue chez madame de Cour., on joue chez madame d'Haus., et dernièrement, au château de Dangu, on a donné *les Précieuses ridicules* et *les Rivaux d'eux-mêmes*, où madame de la Fer... et madame la duchesse d'Is... ont, dit-on, déployé un esprit et une expérience de la scène au-dessus de tout éloge.

* Jeudi de la semaine dernière, madame Récamier avait réuni quelques personnes pour entendre *la Guerre des Clochers*, comédie de madame Casa-Major. Quelques scènes ont été fort goûtées. Samson, du Théâtre-Français, s'était chargé de lire la pièce, et s'en est tiré avec tant de finesse et de talent, que M. B. disait à une dame qui lui demandait son opinion sur le mérite de l'ouvrage: « En vérité, le plaisir d'entendre m'a fait oublier le soin de juger. »

MAISON DE COMMISSION DES MODES PARISIENNES 9, RUE LOUIS-LE-GRAND.

Cette Maison, fondée sous le patronage de notre journal, se charge d'expédier, en France et à l'étranger, les objets, de quelque nature que ce soit, que l'on désire tirer directement de Paris.

Les commettants ne payent aucune commission d'avance.

Les objets expédiés qui ne conviennent pas sont repris ou échangés sans aucuns frais.

La Maison fait des envois conditionnels ou à choisir d'une foule d'objets, tels que cachemires, diamants, bijoux, dentelles, etc.

Les remboursements s'effectuent à la volonté des clients dans les trois mois de la réception des objets envoyés. Un plus long terme pour se libérer est accordé si on en témoigne le désir par les lettres-demandes.

On envoie en outre toute espèce d'échantillons d'étoffes, dessins, modèles, etc.

Envois conditionnels de tous les objets qui entrent dans la composition d'une corbeille de mariage et d'un trousseau complet.

On répond dans les vingt-quatre heures à toutes les demandes de renseignements.

Les lettres doivent être adressées à M. G. BOURGEOIS, GÉRANT DE LA MAISON DE COMMISSION DES Modes parisiennes, RUE LOUIS-LE-GRAND, 9. Cette Maison expédie les livres et albums de la maison Aubert.

La boutique de chaussures de la rue de la Bourse n'est pas seulement la plus remarquable de Paris par l'étalage de ses belles bottes vernies, souliers, brodequins, etc., c'est incontestablement aussi la plus recherchée par les dandies pour l'excellence de sa coupe et de son goût. M. Molière, un des associés de cette maison, est le plus habile et le meilleur coupeur de la capitale. C'est à lui que la plupart des premiers ouvriers doivent les leçons qui les ont distingués de la foule.

Mais ce ne serait pas rendre pleine justice à MM. Bernard, Chapuis et Molière, que de ne pas ajouter que, malgré la supériorité de leurs produits, ils ne sont cependant pas plus chers que les autres. Dans cette maison, on prend mesure sans augmentation de prix.

ERRATUM. — C'est M. DULUD, et non DULAC, qui dirige la belle et grande maison de cuirs en relief, boulevard des Italiens, 23.

Manteaux, Mantelets, Nouveautés confectionnées, Broderies pour Robes et Gilets. — Maison COUCHONNAL, rue Neuve-Vivienne, 38 bis, au premier étage.

Râteliers perfectionnés par HATTUTE, dentiste reçu. Tous ses ouvrages sont faits de manière à justifier et augmenter sa réputation; ils ont reçu d'ailleurs la sanction des médecins les plus célèbres et des jurys des différentes expositions, qui lui ont décerné des mentions et des médailles. — Guérison et plombage des dents réputées incurables. — Son cabinet est situé Galerie Vivienne, 43.

Gymnase de la Chaussée-d'Antin, transféré rue de Buffaut, 43, pour agrandissement. Leçons tous les jours. (Voir le Prospectus à l'établissement.)

Manège Le Blanc. Leçons d'équitation pour les deux sexes. — Cours particuliers pour les dames. — Rue du Faubourg-Montmartre, 42.

RÉBUS ILLUSTRÉ.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS ILLUSTRÉ.

Chat qu'un loup lave, R tue maison, neuf saurets la métrant, actions, carreleur court, 9 sœur, E as sur aimant, Pâques ôtée.
(Chacun loue la vertu, mais on ne saurait la mettre en actions, car leur cours ne serait assurément pas coté.)

Vinaigre de toilette de la SOCIÉTÉ HYGIÉNIQUE. — Ce Vinaigre BALSAMIQUE, TONIQUE et RAFRAICHISSANT remplace avec une *grande supériorité* l'eau de Cologne et toutes les eaux spiritueuses employées pour la toilette; il est plus riche en principes aromatiques et balsamiques; son odeur est plus fine et plus suave. — **BLANCHEUR DE LA PEAU, BOUTONS, ROUGEURS.** Le Vinaigre de la Société Hygiénique, employé en lotions pour les mains, le visage et toutes les parties du corps (*quelques gouttes par verre d'eau*), rafraîchit et adoucit la peau, il augmente sa blancheur, et fait disparaître les rougeurs, boutons, éphélides et efflorescences. Après la barbe, il ôte le feu du rasoir mieux que tout autre cosmétique. — **BAINS.** Un bain dans lequel on ajoute le quart ou la moitié d'un flacon de ce Vinaigre raffermi les chairs, enlève les démangeaisons, redonne de la souplesse et de la vigueur aux membres fatigués, détruit toute odeur de transpiration et procure un bien-être inexprimable. — **SOINS DE LA BOUCHE.** Employé pour la bouche (6 à 8 gouttes dans un verre d'eau), il raffermi les gencives, enlève le tartre, blanchit les dents et rend l'haleine douce et fraîche. Il convient aux personnes qui au réveil ont la bouche amère, sèche et pâteuse, ainsi qu'aux fumeurs, auxquels il ôte toute odeur de tabac. — **TOILETTE DES DAMES.** Ses qualités toniques et balsamiques le rendent inappréciable pour les soins journaliers et les usages secrets et délicats de la toilette des dames. Voir pour plus de détails le prospectus qui accompagne chaque flacon. — **ASSAINISSEMENT DE L'AIR, MIGRAINES, SYNCOPES.** Les médecins recommandent le VINAIGRE DE LA SOCIÉTÉ HYGIÉNIQUE aux personnes qui visitent les malades, qui

fréquentent les spectacles, les bals et autres lieux où l'air est plus ou moins vicié, à celles qui sont sujettes aux pesanteurs de tête, aux migraines, aux maux de cœur, aux étouffements, aux syncopes. Il assainit et purifie l'air, il fortifie et ranime les fonctions des organes de la respiration, il rafraîchit le cerveau et donne du ton à l'organisme. — *Le prix du VINAIGRE DE LA SOCIÉTÉ HYGIÉNIQUE est de 2 fr. le flacon. Paris, entrepôt général, rue J.-J. Rousseau, 5.* — Chaque flacon est coiffé de parchemin fixé par une petite médaille dont les deux faces portent le cachet de la Société Hygiénique. Chaque étiquette porte également la signature *Cottan et C^{ie}*.

Tout Flacon qui ne portera pas ces marques doit être refusé comme contrefait.

Confection de Robes M^{me} V^e INGER, née OLMER, rue Montmartre, 169.

Plus de Cheveux blancs! L'EAU MEXICAINE, de M^{me} J. ALBERT, RUE CHOISEUL, 4, est maintenant si prompt et si expéditive, que ce n'est plus chez elle un embarras de se faire teindre les cheveux; — en moins d'UNE HEURE, elle leur donne non-seulement les nuances les plus pures, les plus brillantes, mais elle remet la coiffure dans un état de propreté et d'élégance tel qu'il est impossible de se douter du plus léger artifice.

Chaussures d'hommes. BERNARD-CHAPUIS et MOLIERE, rue de la Bourse, 4.

PARIS. — IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES, 36, RUE DE VAUGIRARD.